



Nadine
Lamaison

Croquer
le soleil

roman

Nadine Lamaison

Croquer le soleil

© Nadine Lamaison, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0768-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aquarelle couverture : Coraline Lamaison

*Pour tous ceux qui veulent percer les nuages,
pour mes enfants et mes petits-enfants.*

« Heureux soient les fêlés car ils laisseront passer la lumière. »

Michel Audiard

« L'homme revient toujours vers les estampes, les planisphères de l'enfance.

Quand personne ne vous a écouté, reste la terre. Rien que la terre. »

Sylvain Tesson

(Un été avec Rimbaud)

I
LES COLLINES

Carcassonne, vendredi 3 juin 1949

Il est apparu à contre-jour dans le courant d'air, dans le souffle tiède, celui qui annonce les cigales. Il s'est arrêté sur le seuil un instant. Les Demoiselles sont sorties tout de suite de leur bureau. La porte d'entrée a claqué derrière lui.

Elles l'ont pris chacune par un bras, dans un mimétisme parfait, et l'ont poussé vers l'ancre secrète de l'établissement.

Mademoiselle Marguerite l'a prié de s'asseoir. Il a dit :

— On est venu la chercher.

Mademoiselle Marie-Rose a refermé le battant en chêne qui sépare leur monde du vestibule retombé dans la pénombre.

Il y a quelques secondes à peine. Ou quelques minutes.

Camouflée dans une encoignure, j'entends l'âpreté de la maison et je reste appuyée contre les boiseries, ne sachant si je dois fuir, me jeter dans ses bras avant qu'il ne redescende les marches ou tuer les deux sœurs.

Je triture mon mouchoir.

Ils sont enfermés. Aucune inflexion de voix ne me parvient.

Je ne peux rester là malgré la raideur qui monte jusqu'à ma cage thoracique. Les élèves vont sortir du cours d'Economie domestique et rejoindre la salle à manger. Les fenêtres de la classe donnent à l'arrière de la maison, au nord, au cers, à ce vent hargneux qui rend fou deux cent soixante-dix jours par an, à l'absence d'horizon.

Personne ne l'aura vu arriver. Et c'est tant mieux.

Je remonte péniblement l'escalier.

Les filles réajustent les plis de leur blouse bleue et le nœud de leur ceintur dans le dos. Elles vérifient du bout des doigts qu'aucun cheveu rebelle n'envahi leur visage et se dirigent en échangeant quelques regards entendus pour les unes plus abattus pour les autres vers la salle des lavabos, étape obligatoire avant la pause déjeuner. Luce s'exclut du groupe par un savant pas de côté pour m

chuchoter :

— On a des nouvelles de madame Jacqueline ?

Elle a beau faire depuis des mois, badigeonner ses taches de rousseur avec du miel, agrandir ses serre-tête, boutonner le bas de ses manches ou mettre des chaussures à petits talons, elle a l'air de ne pouvoir se débarbouiller qu'à l'effronterie, prête à tous les dérapages condamnables au sein de l'institution.

Je lui dis non, je n'ai pas de nouvelles. Et je vais attendre le groupe délégué au service du déjeuner.

Mademoiselle Marguerite ouvre la porte de la salle à manger alors que les élèves déplient les serviettes damassées sur leurs genoux. Elle annonce, la mâchoire contractée, que le cours de couture continuera d'être assuré par madame Geneviève « pour l'instant ».

— Elle revient quand madame Jacqueline ?

La directrice se retourne.

— Votre impertinence, Luce...

Toutes les filles baissent les yeux. Sauf Luce qui pousse un soupir. Elle est la nièce de madame Godin, la propriétaire des lieux.

Dans ma robe à col blanc je surveille le ballet de la cuisine à la salle à manger, la présentation des plats, la manière de débarrasser assiettes et couverts. Je fronce les sourcils ou je risque un hochement de tête.

Je perds mon attention entre le gigot et la tarte aux pommes.

Est-il encore dans le bureau avec mademoiselle Marie-Rose ?

Jacqueline et moi

Jacqueline et moi, nous avons été façonnées par les rondeurs des collines, les damiers ocres et verts des champs dans la plénitude des étés, par les glissades dès les premiers jours de janvier sur les fossés gelés, et le rythme des jours dédiés aux saisons.

Main dans la main nous répétions à voix haute le poème ou la leçon de géographie que nous réciterions, debout, à droite de l'estrade, sûres de récolter un dix sur dix. Nous avons ensemble essuyé nos larmes aux fleurs de pissenlits et éternué dans les ballots de foin. Nous avons juré en patois comme les hommes en nous cachant entre les rangs de vigne. Nous guettions les brouillards d'octobre qui rampaient sur les champs. Nous voulions tout partager, la rudesse, le Petit Chose et les histoires de princes charmants qu'on se racontait sous les étoiles de juillet ou sous les saules au bord du ruisseau. Dehors, dans toutes les lumières, brûlantes ou fanées. Dehors à rouler sur chaque brin d'herbe, chaque épi, à aimer les pierres et les fleurs de sureau, dans cette terre or et fauve où nous avons notre place. Même près des feux d'hiver ou le nez collé contre les vitres battues par la pluie venue de l'ouest, notre esprit courait entre les champs de blé et de maïs, nous tapions le derrière des vaches dans les prés et nous lisions des contes sous les noyers. Nous ne savions pas que c'était la liberté.

Nous sommes nées dans cette beauté. Elle est inscrite en nous.

Des Italiens se sont arrêtés sur notre terre. Ils ont dit que le Gers ressemblait à leur Toscane. Ils sont restés.

C'est nous qui, un jour, sommes parties.

Jacqueline et moi nous étions chacune une moitié de la lune et fonctionnions

comme les équilibres des marées sans jamais avoir vu la mer. Elle est née dans les premières couleurs d'automne et moi dans la sève du printemps. Moi dans la fougue, elle dans l'apaisement. L'année et demie qui la séparait de moi aurait pu lui donner de l'avance mais ce fut simplement pour elle un temps de seconde gestation. Elle m'attendait. Et tout au long de notre enfance et de notre adolescence, elle a toujours posé son regard sur moi avant de regarder devant elle.

Je disais : viens ! Jamais elle n'a eu d'hésitations. Malgré les complications qui pouvaient en résulter. Et il y en a eues ! Son père savait jouer de la badine. Même s'il pardonnait jusqu'à la « bêtise » suivante. Avec une indulgence qui me concernait. Pas seulement parce que j'étais la fille de l'instituteur. Il disait, en pointant sa voix : ta coquine de copine. Et moi j'aimais bien le mot « coquine » même si je ne savais pas les connotations qu'il y mettait.

Au village les gosses apportaient leur contribution aux duretés des travaux quotidiens sans avoir à rechigner. Pour Jacqueline et moi ce n'était que complicité.

À deux, les doigts rouges après les lessives avec les femmes au lavoir, les éternuements à répétition quand on plumait les poules, les coupures en pelant les poireaux, les échardes lorsqu'on portait le bois jusqu'à la cheminée, les haut-le-cœur aux nettoyages de l'auge à cochon, les brûlures, l'urticaire, les joues trop rouges et les yeux qui piquaient n'étaient plus des contraintes. Un simple regard de l'une à l'autre allégeait chaque instant que nous devions au village, aux adultes, à notre avenir. Après, il n'y avait que des éclaboussures de vitalité et nous avions les chemins, les prés, la nature entière entre ces collines, pour lâcher nos éclats de rire.

Jacqueline et moi nous n'étions pas copines. Nous étions sœurs. Au milieu de tous ces mioches qui s'agglutinaient à six ou sept dans chaque famille nous étions atypiques. J'étais fille unique et Jacqueline l'était presque. Plus de dix ans la séparait de ses frères. Elle était comme un oubli. Et telle une héroïne d'un conte de Perrault elle avait raflé la mise. Jolie dès le premier jour. Elle pouvait avoir la rubéole, les lèvres gercées, le nez qui coule, elle était jolie. Un point c'est tout. Cela lui valait toutes les indulgences et je suis sûre que son père retenait les coups de sa badine, quand, par maladresse, il frappait les mollets plutôt que le derrière protégé par la jupe et le tablier. Elle était une enfant tardive et avait la saveur sucrée des raisins d'octobre, ceux qui font tourner la tête. Elle ressemblait à Shirley Temple avec ses boucles et ses joues rondes. Mais la